

Souvent ai-je écrit qu'au début du siècle dernier, certainement motivés en cela par nos diverses trouvailles technologiques, sur le plan de nos croyances, nos églises présentèrent à notre estime inconsciente un genre d'horizon des plus étriqué ; 1905, à l'entendement d'une immense majorité, reste un moment de notre histoire disons trop entendu : en théorie, l'État écarta de ses affaires l'Église et se fit laïque.

Beaucoup d'entre nous ne poussent pas plus en avant l'analyse de ce moment, somme toute charnière, considérant qu'à partir de cette date, ceux qui nous gouvernèrent furent plus sensibles à ce que l'on voit, bien plus qu'à ce que l'on croit. N'en déplaise à certains, ces mêmes, à la tête de notre pays, s'avérèrent d'une foi bien plus exigeante concernant son adhésion, que ne le réclama alors cette religion justement éloignée.

L'on peut dire qu'en 1905, quelques préceptes mis en avant lors de la Révolution de 1789 jouèrent des épaules pour reprendre l'avantage ; évidemment, cette entreprise était promise à virer au désastre, non pas pour prendre ses distances avec l'Église,

mais pour ne pas savoir, par le biais de cette volonté — comme par le biais de tant d'autres — être pour sans être contre avant tout.

Nietzsche, à ce sujet, parla de forces réactives, en disant de ces courants qu'ils ne désiraient pas seulement s'imposer, mais qu'à leur base propre, ils ignoraient comment se constituer sans se nourrir pour ce faire d'une opposition.

Seulement, ces confrontations suscitent forcément, à l'égard de ceux que l'on provoque pour réussir de la sorte à s'affirmer, la nécessité autant que l'opportunité de rétorquer de manière très identique.

À ce sujet se distingue une expression, sachant décrire ces mêmes va-et-vient à haut risque, assurant que « si tu veux la paix prépare la guerre », préconisation ô combien hypocrite, car une guerre en l'occurrence préparée ne sait déboucher, aux termes de cette espèce de préparation continue, que sur la guerre elle-même.

D'ailleurs, 1905 indique aussi, par répercussion, une sorte d'adoucissement des principes du catholicisme ; la religion qui s'y rattache dut se faire moins belli-

queuse ; contrainte, elle dut progressivement épouser ces forces actives, de celles qui parviennent à se révéler à elles-mêmes à partir d'elles seules.

À ce sujet, il faut dire que Dieu, par sa conception, se montra d'une grande fonctionnalité : vous pouvez, si vous n'appréciez pas sa pseudo-présence, lui asséner autant de coups de poing qu'il vous plaira, le vide sur lequel repose ce personnage illustre aura rapidement raison de vous ; cette haine ayant contribué à ce que vous l'agressiez usera de votre impuissance pour que vous finissiez par vous haïr en proportion ; alors qu'à l'opposé, si vous optez à son égard pour autant de sentiments inverses, cet amour, à l'image de son contraire, pour ne dénicher à son tour qu'une absence, reviendra en vous et vous vous aimerez d'autant plus, selon ce processus, que vous aimerez Dieu.

Ce constat semblant nous dire que si l'amour de Dieu, pour ne pas trouver Dieu comme il se doit, nous trouve nous, il nous apprend ainsi que nous ne savons aimer vraiment qu'en nous aimant nous, en priorité.